

# REVUE DE LA QUINZAINE

## LES POÈMES.

Paul Valéry : *La Jeune Parque*, Nouvelle Revue Française, 6.fr. — François Porché : *Nous*, Nouvelle Revue Française, 3,50. — Henry Bataille : *Le Beau Voyage*, édition définitive augmentée de nouveaux poèmes, Fasquelle, 3,50. — Henry Spiess : *Attendre*, Jullien, Genève, 3,50. — Docteur Barbillion : *Mon vieux Collège*, Vogel et Cie. — Vincent Muselli : *Les Travaux et les Jeux*, Bergue, 3 fr. — Charles-Adolphe Cantacuzène : *Hypotyposes*, Perrin, 3,50.

Il n'y a pas que la mort, en ces temps effroyables, qui fasse des vers. Des gens en font aussi, sans plus de ménagements. Depuis un an et demi, les volumes s'entassent. D'abord, vingt. Puis, cinquante. Puis, la centaine, bientôt. C'est vraiment un beau spectacle. J'en ai joui d'abord à le considérer, gardien professionnel de tous ces trésors. Puis, on m'a dit, un jour : « Si vous lisiez tout cela, et si vous en rendiez compte ? Cela ferait plaisir aux auteurs, et cela fera peut-être plaisir également à nos lecteurs de savoir qu'en dépit des événements, la poésie n'est pas morte. » J'ai accepté. J'ai lu. J'ai réfléchi un petit peu. J'ai évalué la matière de mon travail. Il me faudra deux ou trois chroniques, peut-être quatre ? Voici la première.

Les poètes dont j'ai à parler peuvent être divisés en trois séries : ceux qui ont écrit ou continué leur œuvre en dehors des événements actuels, — les écrivains de métier qui n'ont pas voulu manquer l'occasion de faire un volume sur la guerre, — et enfin les gens à qui la guerre a dérangé l'esprit, qui se sont soudain découverts poètes et qui ont tenu absolument à nous le montrer. Entre eux tous, je mettrai en tête les premiers. Ils le méritent bien.

Voici d'abord M. Paul Valéry, dont on n'a pas souvent l'occasion de parler dans un compte rendu d'ouvrages littéraires. M. Paul Valéry offre un cas curieux dans la poésie d'aujourd'hui. Ce serait exagéré de dire qu'il est très connu du public, et pourtant il a une place au nombre de nos poètes, pour de rares et beaux poèmes qu'il a publiés çà et là dans des revues. Faut-il dire qu'il aurait pu avoir aussi une place au nombre de nos critiques ? Une ou deux *Méthodes*, une étude sur Huysmans, qu'il a publiées autrefois dans le *Mercure*, une *Introduction à la méthode de Léonard de Vinci* parue il y a une vingtaine d'années dans la *Nouvelle Revue*, et ce que ses amis connaissent de ses études demeurées manuscrites, en sont des témoignages. Il faut penser que M. Paul Valéry a gardé sa préférence à la poésie, puisque le premier ouvrage qu'il publie en librairie est,

aujourd'hui, **La Jeune Parque**, un poème mystérieux, fluide, à la fois plein d'ombres et d'éclats de lumière, édité en une plaquette de luxe par la *Nouvelle Revue Française*. M. Paul Valéry, qui a très intimement connu Stéphane Mallarmé et subi profondément son influence, demeure aujourd'hui le seul vrai disciple de ce poète. On songe, en lisant *la Jeune Parque*, à l'*Hérodiade* célèbre :

Oui, c'est pour moi, pour moi, que je fleuris, déserte,  
 Vous le savez, jardins d'améthyste, enfouis  
 Sans fin dans de savants abîmes éblouis,  
 Ors ignorés...

Et M. Paul Valéry, dans *la Jeune Parque*, recueil de beaux vers du premier au dernier :

Tout puissants étrangers, inévitables astres  
 Qui daignez faire luire au lointain temporel  
 Je ne sais quoi de pur et de surnaturel ;  
 Vous, qui dans les mortels plongez jusques aux larmes  
 Ces souverains éclats, ces invincibles armes,  
 Et les élançements de votre éternité.  
 Je suis seule avec vous, tremblante, ayant quitté  
 Ma couche ; et sur l'écueil mordu par la merveille,  
 J'interroge mon cœur quelle douleur l'éveille,  
 Quel crime par moi-même ou sur moi consommé ?...

Ainsi, vingt ans et plus ont passé et M. Paul Valéry a gardé le même rêve. Les mêmes images habitent son esprit, la même beauté le retient, et il est resté, par excellence, *le fidèle*. Je n'écris pas, songeant à lui, ces mots sans une certaine émotion. C'est une belle chose, la fidélité. C'est une grande chose. C'est une des plus belles vertus. C'est une force, souvent. C'est peut-être aussi, en littérature comme en amour, la plus désastreuse des faiblesses.

La *Nouvelle Revue Française* a publié également un recueil de poèmes choisis de M. François Porché, sous ce titre : **Nous**. On connaît M. François Porché, et ses poèmes d'un ton grave, simple, souvent rude, qui ne sont pas de vains jeux d'art, qui toujours disent quelque chose et ont une saveur bien à eux. Je dirai même qu'il était peut-être un peu prématuré pour M. Porché de publier un recueil de poèmes choisis. Ses trois ouvrages, *A chaque jour*, *Au loin, peut-être*, et *Humus et Poussière* ne sont pas si anciens que plus ou moins de leur contenu ait diminué d'intérêt. Il est vrai, comme l'explique une note liminaire de *Nous*, qu'on a voulu rassembler là des poèmes de la même veine. Il en résulte un excellent recueil, où l'on retrouve de belles pièces, comme celle commençant :

J'ai songé, bien des fois, à mon lointain ancêtre...

et les séries intitulées *Nos Provinces*, *Notre Paris*, etc., qu'on aura ainsi l'occasion de relire, groupées de cette façon, avec plaisir.

Nous voici maintenant en présence d'un grand personnage, paraît-il, du monde littéraire, un grand écrivain, un grand auteur dramatique, un grand poète. M. Henry Bataille a publié une édition définitive, augmentée de plusieurs poèmes, du **Beau Voyage**. On sait que le *Beau Voyage*, ce fut d'abord la réunion de trois plaquettes : *La Chambre blanche*, *Le Beau Voyage* et *Et voici le jardin*. Je me rappelle quand parut *La Chambre blanche*, en 1895. Un soir, à une représentation de l'*Œuvre*, Jean Lorrain arriva, tenant en main la petite plaquette. Il allait de l'un à l'autre, la montrant, en lisant tel ou tel passage. « C'est bien autre chose que du Jammes ! » disait-il et redisait-il. Je ne reprendrai pas le parallèle. C'est un genre littéraire que je ne goûte guère. Je ne mets d'ailleurs nullement en doute que les vers de *La Chambre blanche* aient été écrits avant que les premiers vers de M. Francis Jammes fussent connus. J'estime même qu'on ne trouve dans les premiers aucune imitation des seconds. J'exprimerai seulement cette opinion : c'est que M. Henry Bataille, s'il a un grand talent, un très grand talent, il est vrai, c'est uniquement celui de faire illusion. Illusion avec ses pièces de théâtre, illusion avec ses poèmes. Et quand je dis cela, je l'entends pour le commun des lecteurs. Quiconque a vraiment le sens et le goût de la littérature, ce qu'on appelle la « sensibilité littéraire », ne s'y peut laisser prendre. M. Henry Bataille écrit dans ses pièces, dont les sujets sont déjà inventés à l'extrême, des couplets filés en métaphores, d'un sens un peu trouble et équivoque dans leur signification comme dans leur syntaxe, et on crie aussitôt à la poésie. Les amateurs de cette poésie la retrouveront dans les poèmes du *Beau Voyage*, édition définitive. Ces poèmes, en effet, n'ont en réalité aucune beauté verbale ni spirituelle, ils ne sont faits que d'exclamations, d'interjections, de lambeaux, de toutes petites notations tantôt niaises, tantôt fades, mises bout à bout fort désordonnément, ils sont écrits souvent dans le plus pur pathos, et ils sont, par-dessus le marché, dans leur ensemble, d'une longueur !... qui les enchantera. Je regrette de ne pouvoir les mettre en goût par la citation de quelques exemples. Je leur recommande, en tout cas, des poèmes comme *Dialogue de rentrée*, *Le jardin d'imagination*, *L'Œuvre*, *Epilogue*, *Le Nom*, *La ligne d'horizon*, *Passage*, *La Douleur moderne*, *La lumière électrique*, *Rupture*, et bien d'autres. Ils sauront, d'ailleurs, ne pas faire un choix, et ils auront raison. M. Henry Bataille, c'est une autre justice à lui rendre, n'est pas économe de son talent, et dans le sens des qualités que je viens d'énumérer, tout le volume est à lire. Pour moi, que ces beautés ne séduisent point, je le dis comme je le pense : Quelle illusion sur soi-même il faut avoir pour écrire de pareilles choses, quelle confiance, quel aveuglement ! Et ces choses donnent la réputation, une réputation extrêmement provisoire, c'est

entendu, mais, enfin, une réputation, tout de même? Il n'y a qu'un mot pour qualifier le tout : c'est merveilleux.

C'est un doux poète, et intéressant, que M. Henry Spiess. Un grand poète? Non. Je le lui dirais qu'il serait le premier à en éclater de rire. Mais il est un poète intéressant parce qu'il se met tout entier dans ce qu'il écrit, et que ses poèmes sont vraiment l'histoire de son âme et de sa vie. J'ajouterai que, grand rêveur, il a des dons d'humour, d'ironie, qu'il se plaisante aisément soi-même, et cela donne un goût particulier à l'amertume, à l'inquiétude, au constant désenchantement qu'on sent sincères et invincibles chez lui. Il y a des morceaux de lyrisme, il y a même, Dieu me pardonne, des morceaux de poésie religieuse dans le nouveau volume qu'il publie : **Attendre**, mais il y a surtout (série intitulée *Printemps 1907*) de la poésie intime, familière, des croquis, des promenades, des souvenirs de sa vie à Paris, qui sont peut-être le meilleur de l'ouvrage. M. Henry Spiess est un poète qui s'analyse sans cesse non seulement comme homme, mais comme poète même (on sent qu'il doit lire beaucoup de poètes et être en perpétuelle comparaison entre eux et lui). Lisez, par exemple, cette poésie, dans laquelle la franchise du poète s'exprime avec bonhomie :

Quand on écrit des vers qui vont quatre par quatre,  
souvent il n'y en a qu'un ou deux qui soient bons.  
Les autres sont oiseux, poncifs ou disparates.  
L'oreille alors est satisfaite, l'âme non.  
Et c'est pourquoi Laforgue, à mon sens, eut raison.

Souvent, quand on écrit des vers en rimes plates,  
on ne songe, avant tout, qu'à les bien cadencer.  
Comme un danseur de corde avec son balancier,  
on avance, tâchant de le faire avec grâce.  
Et, les trois quarts du temps, ça devient du métier;  
et la rime est un point commode de l'espace  
où l'esprit se rassure au moment de broncher.

Car nous portons en nous, parfois, tant de paresse,  
tant de servilité, tant de routine aussi,  
qu'en acceptant la loi nous cherchons un appui,  
et qu'ainsi nous cachons ou parons nos faiblesses.

Par exemple : Un quatrain est assez réussi;  
les vers se tiennent bien et l'idée est complète.  
Mais on se dit qu'en rester là ce serait bête,  
puisque'on a du talent et puisque'on est poète.

On relit son quatrain, on rôde autour, et c'est  
alors qu'on se décide à construire un sonnet.

Or c'est un jeu pareil aux bouts rimés des gosses.

On jongle avec les quatre rimes de rigueur,  
 en se donnant les gants de faire un tour de force.  
 On ne dit rien de neuf, mais on sourit en cœur.  
 On est un peu comme un prestidigitateur  
 qui fait un tour connu devant une assistance.

Et lorsque les tercets ont alterné leurs rimes,  
 (pauvres rimes, cent fois banales, tristes rimes !),  
 le dernier vers est là comme une révérence.

Je viens de parler de la poésie intime, familière, de M. Henry Spiess. J'aurais dû me contenter d'écrire : intime. Familière est un peu trop. Cette épithète, c'est aux vers du Docteur Barbillion qu'elle s'applique exactement. **Mon vieux Collège** (que les typos ne me fassent pas de coquille, il ne s'agit nullement d'un ouvrage galant), ce sont les vers d'un médecin qui rime les souvenirs de son enfance, de ses études, de sa jeunesse au quartier latin. Cela rappelle les chansons de caveau, les pièces rimées de banquets de commémoration, de dîners de société : bonne humeur, simplicité, avec une pointe de sentiment. Le Docteur Barbillion ne s'est d'ailleurs pas abusé sur leur mérite. Son volume est hors commerce. Il a écrit ses vers pour son plaisir, pour ses amis, pas davantage. C'est une réserve qu'on voudrait voir à beaucoup de poètes.

On sait que Jean Moréas, dans sa jeunesse, a collaboré à de petites revues, sous le pseudonyme de Vincent Muselli, avec des vers dans lesquels il s'essayait pour l'œuvre qui devait un jour établir sa réputation. Ses amis ont tenu à réunir ces vers en un volume, **Les Travaux et les Jeux**, auquel ils ont laissé comme nom d'auteur, selon la volonté du poète, celui qu'il avait choisi pour ces esquisses. Le futur poète des *Stances* s'annonce bien dans ces courts poèmes que son goût parfait lui avait fait réserver de son vivant. Malgré quelques tâtonnements, on trouve là, déjà, toutes les hautes qualités qui devaient faire de lui un maître inimitable. On en jugera par quelques citations :

Ce bel été va fuir qui depuis de longs mois  
 Les grâces à son char maintenait enchaînées,  
 Et qui, fidèlement, selon de justes lois  
 De joie et de lumière emplissait nos journées.

Rien ne le retiendra, ni vous suprêmes fleurs,  
 Ni vous qui périssez abeilles innocentes,  
 Ni votre deuil jardins, fontaines ni vos pleurs,  
 Hélas ! ni vous forêts vainement gémissantes.

Et ceci encore :

De ces jardins pompeux et brillants la nuit sombre  
 Déjà détruit la forme et trouble les couleurs ;

Les marronniers, les pins ne sont qu'un noir décombre  
Et le jour fatigué se retire des fleurs.

Ne prends point de souci des arbres ni des roses,  
Qu'importe à notre amour leur indigne trépas ?  
Là ! notre cœur échappe au désastre des choses,  
Lui qui sent venir l'ombre et qui ne tremble pas ! (1)

Evidemment, tous les ouvrages dont je viens de parler ont des mérites. Au moins ceux que je me suis permis de leur reconnaître. Eh ! bien, je les donne tous pour celui-ci : **Hypotyposes**, par M. Charles-Adolphe Cantacuzène. Un livre charmant, tendre, gracieux, spirituel, une œuvre fort originale, qui plus est, et celle d'un vrai poète, chez qui le sourire atténue l'émotion, la nuance, y met plus de douceur, et ce je ne sais quoi qui fut la gloire et l'attrait des lettres françaises et qui n'est plus de nos jours qu'un souvenir, même fort oublié. M. Charles-Adolphe Cantacuzène a grandement raison d'évoquer à plusieurs reprises, dans son livre, la mémoire du Prince de Ligne. Moi qui ai lu *Hypotyposes* sans en sauter une ligne, qui ai entrevu, à deux ou trois reprises son auteur, homme simple, charmant, à la fois réservé et cordial, je sais qu'il n'y a, dans ces rappels répétés du Feld-Maréchal, aucune affectation. Je dirai plus : par son esprit, sa légèreté, sa grâce railleuse, M. Charles-Adolphe Cantacuzène offre plus d'une ressemblance avec le malicieux écrivain, le dandy épicurien et cosmopolite, le grand seigneur toujours riant et se moquant, qui nous a laissé tant de pages piquantes, exquises, écrites comme en se jouant, soit qu'il fit son portrait diurne et nocturne, qu'il nous racontât ses conversations avec Jean-Jacques ou ses visites à Voltaire, qu'il nous parlât de la guerre, des femmes et de l'amour, ou qu'il nous peignît quelques-uns des personnages de son entourage ou de ses connaissances. On pourra lire dans *Hypotyposes*, pour juger de cette parenté spirituelle, les pages que M. Charles-Adolphe Cantacuzène a intercalées entre ses poèmes, et qui sont intitulées : *Digression sur la gloire*, *Extrait de je ne sais quoi*, *Projet de notice sur un Rivarol que j'ai trouvé*, *Dépouillement lyrique de mon cabinet*, *Philosophie d'un passager du XIX<sup>e</sup> au XX<sup>e</sup> siècle*. On verra si cela n'est pas de la meilleure grâce, finement et justement senti et exprimé, et plein de séduction. A côté de nos livres d'aujourd'hui, si lourds, si bêtes, si prétentieux, toujours occupés de nous enseigner quelque chose, et qui semblent écrits par

(1) Un critique littéraire de province a prétendu récemment (*Dépêche de Porcie*, 19 mai 1917) que *Les Travaux et les Jeux* ne seraient pas de Jean Moréas, mais d'un jeune poète appelé réellement Vincent Muselli. Cette prétention donne à penser que le critique en question n'a pas lu les vers dont il s'agit, ou qu'il a été victime d'une mystification. Littérairement, Vincent Muselli n'existe pas. *Les Travaux et les Jeux* proclament eux-mêmes leur auteur. C'est indiscutablement du Moréas. On n'imité pas à ce point.

des manœuvres pleurards ou professoraux, de telles pages, écrites sans importance et qui n'en valent pas moins, sont un heureux délassement. Ici, cependant, le poète seul, chez M. Charles-Adolphe Cantacuzène, doit m'occuper. Je ne lui retirerai, pour cela, aucune des qualités que je viens de lui reconnaître. Qu'il écrive en prose ou en vers, elles lui demeurent, et ce sont encore elles qui donnent à ses vers leur charme et leur originalité. Il a de plus ce grand mérite, ce mérite si rare, d'être bref à merveille, et croyez-moi, son lachisme n'en dit pas moins, en dit souvent plus que beaucoup de pièces interminables de beaucoup de poètes. En voulez-vous quelques exemples ? Voici un *Poème* :

Monotonie étrange et rapide des jours !

O jours qui deviendrez, dans mon hiver, trop courts !

Et ceci, comme madrigal *A une dame* :

Chaque an, Madame, tu te rajeunis d'un an,

Et tu vas à rebours rejoindre le néant.

Et encore ce distique :

Poison ne donne mort, que pris à faible dose.

Médiocre talent donne la gloire rose.

Ce n'est d'ailleurs, ici, qu'une face du talent de M. Charles-Adolphe Cantacuzène. Ne croyez pas, sur ces exemples, qu'il soit dénué d'élégie, qu'il soit sans mélancolie et sans tendresse, qu'il n'y ait rien en lui de cette rêverie et de cette émotion sans lesquelles il n'est pas de vraie poésie. Dirais-je, sans cela, qu'il est un poète ? Mais cette élégie, cette mélancolie, cette tendresse, cette rêverie, cette émotion, chez lui sont comme adoucies, comme voilées par l'esprit qui les surmonte, qui se joue d'elles et en sourit, à la fois par intelligence, par pudeur et par élégance. Je vous citerai, en témoignage, ce *Sonnet* :

Mon destin qui vogua, très sincère et loyal,  
à travers le dédale ancien des aventures,  
dans un parfum exquis, romanesque et brutal,  
se repose aujourd'hui dans les choses futures.

Il attend sans frisson dans le repos final,  
malgré la molle horreur sans fin des pourritures,  
quelque métépsychose, ou quelque sidéral  
passage en des lieux d'or et de visions pures.

Quant à ces pauvres vers que dans mes pauvres ans  
je fis sans avoir ni maîtres ni partisans,  
qu'ils trouvent dans l'oubli sépultures heureuses.

L'ambre faux dure plus hélas ! que l'ambre vrai ;  
mes œuvres deviendront, tôt, des feuilles cendreuse ;  
et bientôt dans l'oubli tout seul je m'en irai.

Je vous ferai lire également le sonnet qui suit. J'aime beaucoup les bêtes. Elles me consolent des gens d'esprit, qui sont si rares à notre époque. M. Charles-Adolphe Cantacuzène a pour compagnon de ses rêveries un brave bonhomme de petit chien. Il n'a pas craint, que dis-je ! il a eu l'équitable tendresse de l'honorer d'un sonnet. Ce genre de littérature est extrêmement difficile. On s'égare souvent dans le lyrisme, ou l'on tombe dans la niaiserie. Vous allez voir quelle chose charmante, aimante, souriante, M. Charles-Adolphe Cantacuzène, lui, a su écrire là :

O petit chien solide aux longs poils non lissés,  
pas si petit vraiment ! Argent, or et lumière ;  
Charley, le mien Charley, la fleur des écossais,  
chien rencontré soudain un jour, bien en arrière.

Bête spirituelle aux regards insensés,  
comme tu sais tourner ta tête singulière  
de côté, de guingois ; — et que de jours passés,  
où tu faisais le beau vers l'heure sucrière !

Les jours ont coulé sur ta moustache, si longs ;  
sur tes beaux poils, ô chien, démesurément blonds,  
qui t'inondent les yeux de leur tamis de lune.

Et longtemps, ô bouffon, nous avons de travers,  
toi de tes aboiements, et, moi, moi de mes vers,  
nous avons noblement égayé la fortune.

Et maintenant, je peux bien vous le dire : c'est à dessein que j'ai ainsi gardé pour la fin de ma chronique l'ouvrage de M. Charles-Adolphe Cantacuzène. Si j'avais commencé par lui, avec le plaisir que j'ai eu à le lire, je n'aurais pas pu parler d'autre chose.

INTÉRIM.